

Hors de soi, loin de Dieu

Jacques Ferron

Volume 36, numéro 6 (216), décembre 1994

La langue des écrivains

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32245ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ferron, J. (1994). Hors de soi, loin de Dieu. *Liberté*, 36(6), 21–23.

JACQUES FERRON

HORS DE SOI, LOIN DE DIEU*

Au commencement était le Verbe, l'homme ajouta ses mots et la parole de Dieu fut entendue. Dorénavant on n'aura pas de cesse, pour mieux la retenir et comprendre, qu'elle ne soit écrite. On s'y applique encore, cela ne finira pas de sitôt, tant et aussi longtemps que Dieu et sa syntaxe, l'homme et son lexique, ayant partie liée, indispensables l'un à l'autre, y resteront indivis, sinon égaux. Sans l'homme, Dieu retomberait dans la bouche immense des vents cosmiques, zéro ouvert à l'infini. Sans Dieu, toutes les formes fines et savantes, inventées par l'homme, redeviendraient choses et nébuleuses, propriété absolue de quelque comète insensée. Avant le pacte, il y a eu les négociations, la mutualité du temporel et de l'éternel, les échanges, Dieu qui est mort en l'homme, l'homme qui ressuscite en Dieu. La parole rendait possibles ces préliminaires au traité d'alliance, mais ne suffisait pas à cause de sa consistance aérienne, mouvante et vite dissolue, parce que l'air est l'eau du ciel, un élément de passage qui se prête à la communication mais se referme aussitôt sur lui-même, sans cicatrice ni même trace de passage ; parce que ce véhicule de la parole l'emporte et revient toujours sans elle. Après

* L'article a paru dans *L'Information médicale et paramédicale*, vol. XXVII, n° 19, le 19 août 1975, p. 13.

ces pourparlers, le pacte devait être signé sur un solide qui en gardât la marque et l'entente conclue à mi-chemin entre le cerveau humain, froid, attentif et précis, et le grand délire divin, foyer chaleureux, source inépuisable de mouvement et de vie. Ce lieu fixe et mitoyen fut l'écriture, circuit solitaire et muet, orbe de la parole qui en vient, y retourne et n'est pas la parole. En deçà de l'au-delà, au-delà de l'en-deçà, on s'y rencontre, qui hors de sa durée, qui hors de son immortalité, mais on ne saurait y séjourner à demeure, car ce n'est pas un lieu vivable ni pour Dieu ni pour l'homme. Je ne suis pas autorisé à parler au nom du premier, ni même du deuxième, car celui-ci n'est jamais mandaté et s'autorise de lui-même — de quel droit ? À moins d'être copiste, on n'écrit pas sans inquiétude. Certes, les mots et même leur représentation graphique sont d'invention humaine, Mais quel sens auraient-ils sans le Verbe ? De plus l'entente conclue, le pacte signé, que reste-t-il à exprimer, sinon à rappeler que cette entente et ce pacte ont eu lieu, et puis c'est tout ? Est-il bien nécessaire de s'avancer hors de soi, loin de Dieu, pour témoigner après procès ? Tout ce que je puis répondre, c'est qu'on le fait quand même, sinon par zèle, du moins avec quelque chose d'excessif qui n'est pas de tout repos et tient peut-être de la folie. Ce n'est pas dans la démesure qu'on se trouve des repères, qu'on peut faire le point et se replacer dans les normes.

Écrivain, cela serait trop simple : on est scribe ou prophète, objet de mépris ou sujet de terreur, mal famé, trop vanté, soit l'un, soit l'autre ou les deux à la fois, discordant, comme si l'outrance ne suffisait pas, quitte à revenir de l'un à l'autre dans la confusion et la perplexité, de façon toujours mêlée, selon le mouvement général de la société à laquelle on appartient, mouvement qu'on subit faute du recul voulu pour l'apprécier. Les sociétés

s'organisent puis se défont. On ne saurait écrire dans le premier temps de la même façon que dans le deuxième. Comment échapper à l'alternance ? Elle agit sur Dieu lui-même, tantôt caché, principe d'autorité, tantôt révélé, principe libérateur, quand à l'organisation succède la critique, au demeurant signe assez équivoque à cause de sa propre alternance avec le Diable. Au Dieu caché s'oppose Lucifer, de sorte que sa révélation subséquente emprunte l'aspect luciférien forcément, ce qui ne la rend pas évidente. Fausses clartés, vraies lumières, comment distinguer ? Là ne finit pas la difficulté, cette fois à cause de l'oreille dont le sens reste toujours attentif alors que l'œil s'ouvre et se ferme : comment savoir où l'on en est ? Fait-il jour, fait-il nuit ? Et qui faut-il croire, l'œil confondu par la lumière, l'écoute favorisée par les ténèbres ? Au-delà de l'appareil sensoriel, comment distinguer qui se cache, qui se montre, Dieu ou le Diable ?

Saint Luc, le médecin-évangéliste, avec son beau nom, ses deux métiers, n'élucide rien. D'une part, « le Royaume de Dieu est semblable à du levain qu'une femme a pris et enfoui dans trois mesures de farine » : le tout lèvera, on n'en doute pas ; seulement voilà, d'autre part, quelques versets auparavant, Dieu lui-même vous prévient :

— Le levain, méfiez-vous, car tels sont les Phari-siens, les hypocrites !

On comprend que Zachée ait monté dans l'arbre.